



HAL
open science

Princesse Marie Radziwill, née Castellane (1840 – 1915) : une grande Dame européenne ambassadrice de Talleyrand à la cour des Hohenzollern à Berlin

Laurent Guihéry

► To cite this version:

Laurent Guihéry. Princesse Marie Radziwill, née Castellane (1840 – 1915) : une grande Dame européenne ambassadrice de Talleyrand à la cour des Hohenzollern à Berlin. *Le Courrier du Prince*, 2025, 17, pp.54 - 62. hal-04906558

HAL Id: hal-04906558

<https://cyu.hal.science/hal-04906558v1>

Submitted on 22 Jan 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

Princesse Marie Rądziwill, née Castellane (1840 – 1915) Une grande Dame européenne *ambadrice* de Talleyrand à la cour des Hohenzollern à Berlin

par **Laurent Guihéry** (*laurent.guihery@orange.fr*)
professeur des universités, CY Cergy Paris Université



En mai 1914, une vieille dame avec de airs de princesse d'un autre temps prend contact à Paris avec le Quai d'Orsay, elle arrive de Berlin, émue et bouleversée : elle s'inquiète des tensions diplomatiques en Europe et met en garde les diplomates et les attachés du Ministère des Affaires Etrangères de l'imminence de la guerre... « Ces vieilles femmes radotent » dira l'un d'entre eux, incrédule, après son passage¹ qui n'émeut pas grand monde (Pringué, 2012, p. 177).

Cette grande dame du XIX^{ème} siècle, c'est Marie Dorothée Élisabeth de Castellane (1840 – 1915) à cette époque princesse Antoine Rądziwill. Petite fille du Maréchal du second empire Boniface de Castellane (1768 – 1862), c'est aussi



*Marie de Castellane Rądziwill
par Pape en 1897.
Musée National de Varsovie*

la petite fille de la duchesse de Dino (1793-1862), elle-même nièce du prince de Talleyrand (1754 – 1838). Etienne Lamy, dans la préface qu'il a mise aux Souvenirs (1908) de la duchesse de Dino, qui sera plus tard duchesse de Sagan (en 1845), aujourd'hui Zagan en Pologne, a écrit que cette première grande Dame européenne était sans doute la plus européenne des femmes du XIX^{ème} siècle, et qu'elle appartenait en quelque sorte à trois nations différentes : France, Prusse et Pologne (Guihéry, 2023 et 2021). C'est dire l'expertise qu'elle possède en termes de connaissance de l'Europe et de diplomatie ! Et Marie de Castellane a été précisément mariée par sa grand-mère, la duchesse de Sagan, au prince polonais Antoine Rądziwill, aide de camp et proche conseiller de Guillaume I^{er}. Antoine et Marie Rądziwill étaient des personnalités de premier plan à la cour prussienne à Berlin. Marie tenait un salon prestigieux à Berlin où se retrouvait en fin d'après d'après-midi tout ce que Berlin comptait de diplomates et de personnalités dans la grande capitale allemande. Et, au milieu de ses convives, toute sa vie, Marie Rądziwill tentera de marcher sur les pas de ses deux illustres parents, œuvrant, d'une certaine ma-

nière à un rapprochement franco-allemand, bien illusoire et difficile à l'époque, et à l'équilibre du concert des nations européennes.

En 1914 à Paris, Marie Rądziwill s'inquiète donc d'une guerre prochaine qui déchirera bientôt toute l'Europe², et de sa famille, puisque tous les membres de sa famille en France et surtout ses gendres et ses fils combattront dans des camps opposés, son fils Stanislas et un gendre avec la Russie impériale et l'autre gendre avec l'armée de François-Joseph, empereur d'Autriche-Hongrie. Elle ne s'en remettra pas et mourut désespérée et abandonnée en 1915 ... à l'image de l'Europe qui s'est anéantie en cette fin d'été 1914.

Une jeunesse bien française bercée de souvenirs diplomatiques et du prestige de Talleyrand et de la duchesse de Dino

Née à Paris, le 19 février 1840, dans le prestigieux Hôtel Gallifet, qui fut aussi la résidence du Ministre des Relations Extérieures du Directoire, Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord, Marie de Castellane peut s'enorgueillir d'une lignée familiale prestigieuse puisque, par sa mère Pauline de Talleyrand-Périgord, elle est en ligne directe avec sa grand-mère la duchesse de Dino, qui eut trois enfants légitimes³ : Napoléon-Louis (1811

¹ Nous avons dans « Lettres de la princesse Rądziwill au général Robilant » publiées en 1933-1934 une lettre du 17-20 mai 1914, écrite de Paris, où Marie Rądziwill écrit, presque affolée, que « nous verrons bientôt des hostilités se produire qui feront le tour de l'Europe. J'ai les plus grandes appréhensions, je l'avoue ! Ce serait une guerre générale, la plus effroyable qu'on puisse imaginer. Par ses armements outrés, l'Allemagne a des responsabilités inouïes ». ((Général de Robilant, tome 4, p. 258). Cette lettre, écrite à Paris, correspond avec la date et avec cette mention de son passage, affolée, au Ministère français des affaires étrangères.

² De manière surprenante, elle écrit de Kleinitz le 18 septembre 1911 : « Il paraît qu'il y a aussi une grande panique en Belgique, car on sait que c'est par ce pays-là que l'Allemagne veut fondre sur Paris, si elle déclare la guerre, en tournant les places fortes du nord de la France » (Général de Robilant, tome 4, p. 161). Ne dévoile-t-elle pas là le plan Schlieffen, élaboré en 1905, et mis en œuvre après divers aménagements (von Moltke) de 1914 ?

³ Et quelques autres non reconnus mais toujours bien dotés financièrement.

- 1898), duc de Sagan et duc de Valençay ; Alexandre (1813 - 1894), qui prendra plus tard le titre de duc de Dino et Pauline (1820 - 1890), qui fut, tout jeune enfant, l'objet du tendre attachement du prince de Talleyrand. L'abbé Dupanloup, évêque d'Orléans, très proche de la famille, la baptisa dans l'Église la plus représentative de la noblesse parisienne, Saint Thomas d'Aquin. Marie grandit dans cette ambiance de l'aristocratie libérale très proche de la monarchie de Juillet, dont Talleyrand et la duchesse de Dino avaient favorisé l'arrivée au pouvoir en 1830. Elle fut inscrite pour son éducation au pensionnat du Sacré-Cœur de Marmoutier⁴, près de Tours qui bénéficiait de l'influence de l'évêque d'Orléans resté très proche de la famille. En effet, monseigneur Dupanloup avait été, à l'initiative de la duchesse de Dino, le chef d'orchestre de la rétractation de Talleyrand et de son retour tardif, mais sincère, dans l'Église catholique. Pauline toute jeune fille, la mère de Marie, avait aussi apporté sa contribution à cet apaisement, priant à genoux devant le lit de l'ancien évêque d'Autun⁵.

Pauline de Talleyrand - Périgord, très peinée par un veuvage précoce, vécut retirée dans son château de Rochecotte⁶, que lui avait légué sa mère, Dorothée, et où grandit Marie et son frère Antoine de Castellane⁷ (1844-1917). Sa grand-mère, alors duchesse de Sagan en Prusse, très bien introduite à la cour de Guillaume Ier, gardait une relation étroite avec sa petite fille, séjournait souvent à Rochecotte, la réclamait et l'emmenait en Silésie à Sagan ou à Nice, pour l'hiver, où très tôt elle côtoyait tout ce que l'Europe avait de grands seigneurs et de personnalités au profil très international (Rain, 1935, p. 133). Ainsi le 4 mars 1842, nous raconte-elle dans ses chroniques, en villégiature à Nice, toute la grâce de sa petite-fille et elle en pleura :

« Ma petite fille Marie, en costume complet du temps de Louis XV, perruque poudrée, grande robe, force diamants. Vous n'avez rien vu de si joli, de si digne, de si posé, de si gracieux. Elle est entrée et sortie de sa chaise, et a fait le tour de la scène, tout à fait en grande dame. Ce prologue a été charmant et a eu un succès fou. Pour moi, comme une sotte, je me suis mise à pleurer d'attendrissement, en voyant les grâces de cette chère enfant » (Duchesse de Dino, ed. 2016, p. 684).

La duchesse de Dino vécut toute sa vie dans l'inti-

mité de son oncle le prince de Talleyrand avec qui elle partagea ses secrets et souvent l'inspira (Guihéry, 2022). Elle l'accompagna au congrès de Vienne en 1815 comme maîtresse de maison au palais Kaunitz et agent d'influence avec ses trois sœurs et sa mère, Anna-Dorothea, dernière duchesse de Courlande, puis durant son ambassade à Londres où elle fut affublée du titre de Madame l'ambassadrice de France. La comtesse de



*Pauline de Talleyrand-Périgord par Dubufe
Musées de la Ville de Paris - Petit Palais*

Boigne résume très bien dans ses Mémoires les penchants mondains de Madame de Dino et ses talents de diplomate qui inspirèrent tant Marie Radziwill (C. de Boigne, p. 517) :

« L'état d'ambassadrice lui convient parfaitement. Avec prodigieusement d'esprit, on pourrait jusqu'à aller dire de talent, si cette expression s'appliquait à une femme, madame de Dino s'accommode merveilleusement de la vie de représentation. Lorsque, après avoir mis beaucoup de diamants, elle s'est assise, une ou deux heures, sur une première banquette, dans un lieu brillant de bou-

gies, avec quelques altesses au même rang, elle trouve sa soirée très bien employée.

A la vérité, je crois qu'elle pousse le goût des affaires jusqu'à l'intrigue dans le reste de la journée ; mais ce qu'on appelle la conversation, l'échange des idées sans un but intéressé et direct, ne l'amuse pas. Elle devrait pourtant y obtenir des succès ; monsieur de Talleyrand lui en donnait l'exemple. »

Marie de Castellane fut ainsi immergée très tôt dans cette histoire exceptionnelle de complicité intellectuelle, diplomatique et politique, entre le prince de Talleyrand et la duchesse de Dino, et qui a donné ses marques de célébrité à la famille. Voici, en introduction de cet ouvrage, la présentation que fait la prin-

⁴ Mais aussi à Rome lors des séjours de sa mère et de sa grand-mère dans une école payante destinée aux filles de l'aristocratie à la Trinité des Monts auprès des Dames du Sacré-Cœur.

⁵ Marie Radziwill publia d'ailleurs de nombreux éléments sur le retour de Talleyrand à la religion dont : « Le retour de Talleyrand à la religion. » Lettre de Mme la duchesse de Talleyrand, à l'abbé Dupanloup publiée par Mme la princesse Radziwill, Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1908.

⁶ C'est aujourd'hui un château - relais de charme qui a gardé les traces de son illustre occupante : <https://www.chateau-de-rochecotte.com/>.

⁷ Il fut député du Cantal et père de la coqueluche du tout Paris de la fin du XIXème siècle, Boni de Castellane. Comme beaucoup de membres de la famille Castellane et Talleyrand, il suivit ses études au petit séminaire de La Chapelle-Saint-Mesmin, dirigé alors par Mgr Félix Dupanloup, évêque d'Orléans. Transformé en EHPAD, laissé à l'abandon aujourd'hui, sur les coteaux de la Loire à l'Ouest d'Orléans, les bâtiments sont dans un état déplorable.

cesse Radziwill de sa grand-mère :

« La place que la duchesse de Dino a occupée dans la société européenne de la première partie du siècle dernier est aussi trop connue pour la rappeler ici. Ses attraits, comme ses dons, furent rarement égalés, mais ce qui est moins connu, c'est la séduction morale qu'elle exerçait sur tous ceux qui l'approchaient. Si l'intelligence est une puissance, l'élévation de l'âme en est une plus grande encore et celle-ci a certainement aidé la duchesse de Dino à traverser bien des phases difficiles dans sa vie » (Chronique, Edition de 1909).

Et c'est tout naturellement que sa grand-mère manœuvra pour organiser le mariage de sa petite fille avec une grande famille de l'aristocratie européenne. Elle-même issue d'un creuset cosmopolite, alliant Pologne – qui fut très liée à la Courlande, puisque Dorothée de Dino fut la dernière princesse de Courlande avant son annexion par la Russie ; son père pourrait être le comte polonais Batowski, amant à cette époque de sa mère Anna-Dorothea⁸ -, et Prusse, elle proposa une alliance entre la très ancienne famille Radziwill, de racine lituanienne puis polonaise au XV^{ème} siècle mais liée depuis fort longtemps aux Hohenzollern en Prusse qui occupait à l'époque une grande partie du territoire polonais. Cette famille possédait de très grandes propriétés aux confins de l'Europe, chevauchant trois frontières, celles de l'empire austro-hongrois, de la Prusse et de la Russie. Pour Marie, ce ne fut pas facile : « le sacrifice de m'expatrier me coûta beaucoup », écrit-elle dans ses souvenirs, d'abord par le caractère très dominateur de son beau-père (Rain, p. 133).

Un apprentissage de l'Europe très intense à l'école de Talleyrand

Ce mariage consacre toute la pensée européenne de la duchesse de Dino, forgée à l'école de Talleyrand : ce lien entre ces trois nations clef de l'Europe – ici France – Allemagne – Pologne⁹ - c'est ce à quoi elle pouvait aspirer le plus, à savoir, dans l'esprit de Talleyrand, la recherche d'un équilibre entre les nations, susceptible de les faire progresser culturellement ensemble vers un idéal qui reste une certaine union pacifique.

Claude Jambart (2024, p. 101) rappelle à plusieurs reprises dans sa biographie que le prince de Talleyrand « militait pour un équilibre des nations et, surtout, la paix » en citant une de ses maximes : « Un équilibre réel eût rendu la guerre impossible. » Toute la philosophie diplomatique talleyrandienne se trouve concentrée dans cette phrase. Il put l'appliquer lors de son Ambassade à Londres. Il dira à Lamartine : « L'alliance entre la France et l'Angleterre ? La tige de la balance du monde. »

Et pour Dorothée, cette union des nations européennes dans la paix passe par l'imbrication des grandes familles

européennes. Marie épousa donc en 1857 à Sagan, avec faste, le prince Antoine Radziwill¹⁰ :

« Ma grand-mère y déploya beaucoup de magnificence. La bénédiction nous fut donnée avec pompe dans la grande église de la ville superbement décorée pour les circonstances et elle fut suivie de plusieurs jours de fête » (Souvenirs, 1931, p. 16) Pauline de Castellane, qui épousa en seconde noce, le fils aîné de la duchesse de Dino, Napoléon-Louis (1811-1898), duc de Sagan et de



Marie Radziwill et son époux Antoine. Coll. Maciej Radziwill

Valençay, raconte dans ses mémoires que la duchesse de Sagan avait organisé une répétition du mariage dans l'Eglise de Sagan, voulant ainsi éviter toute bévue qui pourrait entacher la renommée de nouveau couple.

Comme sa grand-mère et son grand-oncle, Marie se sentait investie d'une mission essentielle au bon fonctionnement des relations internationales, en particulier entre la France et l'Allemagne, frôlant parfois le mimétisme (A. Gérardot, p. 28). Elle écrit à la mort de sa mère (Général de Robilant, tome I, 26 octobre 1890) : « La mort de ma mère est en même temps pour moi la rupture du dernier lien qui m'attachait à mon pays natal et mon cœur est brisé par tous ces déchirements. J'étais plus forte il y a encore deux jours que je ne le suis aujourd'hui. J'avais alors beaucoup à faire; ce soir, je suis arrivée au bout de ma besogne. et aussi à bout de courage. Pourtant ma

⁸ Voir la belle biographie : Imants Lancmanis « Divine Dorothée : la dernière duchesse de Courlande », Lacurne, 2021.

⁹ « Tout le repos de l'Europe réside dans la Pologne » dira Talleyrand à Madame de Remusat.

¹⁰ Frédéric Chopin a dédié en 1833 à son altesse Monsieur le prince Antoine Radziwill, possiblement pour son année de naissance, un « premier trio pour piano, violon et violoncelle : Œuvre nr. 8 ; source : <https://chopin.nifc.pl/en/chopin/pierwodruk/535>.

conscience est calme; je crois avoir bien rempli mes devoirs et je voudrais que ma mère fût contente de moi. Maintenant je vais à Paris pour donner les procurations et les signatures nécessaires, et aussi pour me reposer avant de rentrer à Berlin »

Rapidement, Marie pris une domination forte sur son mari, surtout après le décès de son beau-père (Erbe, p. 41). Durant le règne de Guillaume II, la famille pris du recul avec la politique allemande, et s'opposa même fortement à Bismarck, en particulier lors de la répression contre les catholiques allemands lors du Kulturkampf, les Radziwill étant fermement catholiques. Ses mémoires se terminent d'ailleurs sur cette désolation, qui a touché intimement la princesse :

« Ici s'arrêtent les notes que j'avais prises. La guerre provoquée par Bismarck avec le Kulturkampf devint si vive, la crise politique si aiguë et notre position si difficile, puisque la police avait déjà fait des perquisitions dans le bureau de l'homme d'affaires de notre maison, que ma plume se paralysa et je crus plus prudent de ne plus rien écrire. Après mille péripéties, ces lois exigées par M. de Bismarck furent votées en mai 1873. Elles apportèrent la désolation dans le parti catholique et furent jugées avec sévérité par les conservateurs de tous les pays » (Souvenirs, p. 307).

Les Radziwill furent même un foyer de résistance de la culture polonaise lors des tentatives de germanisation des provinces polonaises de l'empire wilhelminien. Bousculés par les révoltés polonais, les russes demandent l'aide de la Prusse que Marie qualifie de « coup de désespoir qui, j'en ai peur, coutera cher à cette malheureuse Pologne ! » (Souvenirs, p. 52). Elle écrit : « malgré tous les efforts de la Prusse, la Pologne prussienne ne se laisse pas germaniser ». Elle propose même une solution : « Les Polonais ne se réconcilieront avec le régime allemand, que lorsqu'ils se sentiront réellement les égaux des prussiens » (Général de Robilant, tome 3, p.173).

Peu à peu, malgré une méfiance native et côtoyant à l'ambassade de France le personnel que la III^{ème} République expatriait à Berlin, elle mesura la finesse de l'intelligence politique et diplomatique de la République française : « je pense souvent, écrit-elle en 1908, en voyant nos monarchies agir comme elles le font actuellement que le gouvernement républicain français leur devient supérieur » (Lettres au général Robilant, tome 4, 1933-1934). Elle s'intéressa activement aux relations diplomatiques franco-allemandes et européennes : ainsi sur l'affaire du Maroc qui faillit déboucher sur une guerre, Marie écrit le 13-14 mai 1912 :

« À Paris, on est très occupé du Maroc; tout le monde

se demande comment on s'en tirera sans y envoyer cent mille hommes, ce qui affaiblirait l'armée en France, et l'Allemagne pourrait bien en profiter pour tomber sur cette proie. À Berlin on vote une augmentation de l'armée qui la fera monter au chiffre formidable de sept cent mille hommes, sans penser aux sacrifices d'argent que cela va coûter au peuple et sans se demander s'ils ont un homme capable de commander à la formidable armée qui en résultera. C'est presque effrayant d'imprévoyance » (Général de Robilant, Tome 4, p.185).

Ils partagèrent alors leurs séjours entre Berlin, Sagan où réside après la mort de sa grand-mère sa nièce Pauline de Castellane, duchesse de Sagan, Nieswiez, que Marie s'attacha à relever de ses ruines aujourd'hui en Biélorussie¹¹, et le petit château de Kleinitz¹², que Marie embellit avec goût et où elle finira ses jours. Dans une lettre du 31 mai 1913, la princesse Radziwill écrit :

« Kleinitz est très vert, fort en beauté, le plus grand calme y règne. J'y vis de mes souvenirs, je travaille, je pense, j'aime mes amis, et si je goûte une grande sérénité au milieu de toutes les occupations de la campagne » Dans ses diverses propriétés, son mari, Antoine prenait part à sa passion pour la chasse, parfois accompagné de l'empereur d'Allemagne. Le couple résidait à Berlin, au nr.3 Pariserplatz en face de l'ambassade de France où la princesse Radziwill tenait salon en soirée, et exclusivement en français, à tout le gotha politique et diplomatique de Berlin (Pröve, 2002). Considérée par son neveu, le célèbre dandy Boni de Castellane comme « le boeuf Apis en personne et la reine de Berlin » (A. Gérardot, p.13), elle fut une tour de guet, une lanceuse d'alerte, et une influenceuse aguerrie, pour reprendre des mots d'aujourd'hui, de la vie politique allemande de la fin du siècle dernier, parfois avec un tempérament coléreux et irascible, selon les avis de ses contemporains. Si elle a pu compter sur de nombreux amis en Europe, elle eut aussi, surtout à partir du règne de Guillaume II et de Bismarck, de nombreux opposants particulièrement vindicatifs, lui reprochant d'être restée très française – à la « mode du Grand Siècle » où le français était la langue européenne par excellence, ce qu'elle appliqua vraiment ne parlant ni l'allemand ni le polonais – dans la capitale de l'Allemagne wilhelminienne. Dans son très beau livre « das Vornehme Berlin » [le Berlin du beau monde], G. Erbe (2015, p. 56) émet des doutes, comme d'autres mémorialistes, sur

11 Description intéressante de la vie au fin fond de l'empire russe de l'époque dans *Souvenirs de la princesse Radziwill*, dans ses souvenirs (p. 73 – 99).

12 Aujourd'hui Klenica en Pologne (région de Zielona Gora) : petit château légué par sa mère Pauline à sa mort en 1890, qui avait été lui-même transmis par la duchesse de Dino à sa fille, ancienne possession du Duc de Courlande en Silésie prussienne.

son attachement à la culture allemande – une des recommandations de sa grand-mère – car elle n’a jamais souhaité apprendre l’allemand. Il conclut en écrivant « qu’il existait certes une proximité et une fidélité avec la famille impériale, mais aucun sentiment intime de lien avec le pays dans lequel elle vivait qui égalât un sentiment national » (Erbe, 2015, p. 99).

Avec la montée des tensions en Europe en 1913 – 1914, cette belle ambiance surannée va peu à peu disparaître, comme le rapporte Alfred Potocki (Potocki, p. 69) : « depuis la guerre, l’allemand remplaçait partout le français, dans les milieux de la Cour. Cependant, lors d’une visite à Grand’mère [Marie Rądziwill], l’Empereur lui ayant présenté ses respects en allemand, elle lui répondit en français. Un instant d’hésitation, et Guillaume II continuait la conversation dans cette langue »

G. Erbe (2015, p. 113) rappelle que certains ouvrages allemands publiés après la Première Guerre mondiale évoquent la « trahison de secrets », une hostilité envers l’Allemagne (« Deutschfeindlichkeit ») et une « prussianité de façade » (« Scheinpreussentum »). G. Erbe évoque aussi un auteur polonais (Tadeusz Nowakowski), qui ne conteste pas ses liens avec la France et l’Allemagne, mais considère Marie Rądziwill comme l’initiatrice principale de la « repolinisation de la lignée Rądziwill, devenue trop prussienne » Un de ses grands biographes allemands – Paul Wiegler – indique simplement : « Bien qu’elle soit restée Française, la princesse éprouva [empfinden : ressentir] tout un demi-siècle entier sa deuxième patrie » (Erbe, p. 113). Erbe conclut en indiquant que « Marie Rądziwill reste une autorité dans l’engrenage diplomatique de la capitale allemande » (p. 119). Elle fut une « diplomate sans délégation » (Erbe, p. 119), à l’inverse de sa grand-mère qui bénéficiait de la proximité du premier des diplomates français. Elle œuvra assurément pour améliorer les relations franco-allemandes et bâtir une Europe de paix, à l’image de Talleyrand à Vienne en 1815.

Le testament très talleyrandien de sa grand-mère

Un moment décisif dans la vie de Marie fut le décès de sa grand-mère le 13 septembre 1862. Elle s’en émeut d’ailleurs dans ses souvenirs publiées par ses deux filles, Elisabeth et Hélène, avec une préface de Jules Cambon en 1931 :

« Il me sembla que tout était bien changé pour moi. Je ne puis dire ce qu’elle m’a manqué, ce qu’elle me manque, à chaque grand moment de ma vie » (...) C’est à partir de ce moment que j’ai commencé à prendre des notes qui, dans ma pensée, devaient servir à la tenue d’un journal qui prend sa place ici » (souvenirs, p. 45).

Elle retrouva à Sagan le 12 octobre 1862 Adolphe de Bacourt, l’exécuteur testamentaire de la duchesse de Sagan. A. de Bacourt a connu un attachement très ancien et fidèle avec la duchesse de Sagan, qu’il a rencontré d’abord à Londres lors de l’ambassade du prince de Talleyrand entre 1830 et 1834. Ils se sont revus souvent à Baden-Baden et ont entretenu une très longue correspondance qui a servi de matière à Marie Rądziwill pour écrire les « Chroniques ». A. de Bacourt a aussi accompagné la duchesse de Sagan à Nice en 1852 (Journal de voyage, 2023) et ils ont participé ensemble à l’édition des Mémoires très décriés du prince de Talleyrand, publiés plus de 30 ans après sa mort.

Marie Rądziwill est bouleversée par cette rencontre avec A. de Bacourt : « Je viens d’avoir avec lui une conversation qui a duré plusieurs heures et qui m’a émue jusqu’au fond du cœur. » (Souvenirs, p. 46). A. de Bacourt a été chargé par la duchesse de Sagan de lui transmettre ses dernières volontés et de nombreuses recommandations : « Tout ce que ma grand-mère l’a chargé de me dire, il me l’a répété dans le plus grand détail, la manière dont tous deux comptent sur moi, ce qu’il espère, tout cela est fort touchant, mais me donne beaucoup à réfléchir. Je sens toute la part de responsabilité qui m’incombe. Je me demande comment ferai-je pour remplir tous ces devoirs à moi seule. Je n’ai pas d’appui dans cet ordre de choses. Tant que Bacourt vit, il sera un secours, mais il n’est plus jeune, et après ? » (Souvenirs, p. 47).

Quel est donc le testament qu’a légué la duchesse de Sagan à sa petite-fille, qu’elle avait placé, nous l’avons vu, au cœur du pouvoir wilhelminien à Berlin ? A la lumière de la carrière européenne, talleyrandienne et des liens que la duchesse de Sagan avait tissés avec les familles régnantes en Prusse et en Europe, notre expertise nous permet d’imaginer quelques recommandations : d’abord agir avec fidélité pour son roi, le roi de Prusse qui est aussi empereur d’Allemagne. La duchesse de Sagan doit beaucoup à Guillaume IV¹³, qui l’a installée dans son duché de Sagan en 1845 à son retour de France, et qu’elle a connu dans sa jeunesse à Berlin. Elle lui a prodigué durant son règne moult conseils, en particulier pour comprendre les tumultueuses relations franco-prussiennes. Ensuite, agir pour l’équilibre des nations et défendre la paix en Europe, un des enseignements fort de Talleyrand diplomate. Peut-être aussi éviter une domination alle-

13 Marie Rądziwill raconte dans ses mémoires que le roi Frédéric Guillaume IV lui fit le plus aimable des accueils lors de son installation à Berlin avec son mari : « me prenant la main, il me dit « qu’il était heureux de voir en moi la petite-fille de sa plus chère amie, la duchesse de Sagan ! » (p. 18).

mande sur l'Europe à une époque où la puissance industrielle et commerciale allemande – et la guerre des duchés à venir en 1864 – s'affirmait chaque année un peu plus en Europe. Et surtout défendre la mémoire de Talleyrand et de sa famille, ce qu'elle fit avec beaucoup de force, mais aussi porter ses enseignements pour l'Europe : atteindre et maintenir un équilibre des nations en Europe par l'échanges d'informations susceptibles de comprendre les positions, les mouvements des voisins, les anticiper, les devancer, garantir la paix. En enfin être et protéger le catholicisme : tel était, nous semble-t-il, le testament de la duchesse de Sagan à sa petite fille !

Le leitmotiv talleyrandien n'a en effet pas changé depuis Vienne : une Europe de paix ! Friedrich von Gentz révèle dans ses Mémoires que le congrès de Vienne a proposé la création d'un « bureau Européen¹⁴ », proposition à laquelle Talleyrand a souscrit avec « beaucoup de verve et d'esprit ». Avec ce soutien pour créer une sorte de Conseil de l'Europe avant l'heure, nous avons là une synthèse claire, un aveu de sa vision d'une Europe pacifiée, équilibrée, préférant les discussions, les échanges, la diplomatie à la guerre.

Les liens qu'entretient Marie Radziwill et sa grand-mère, la duchesse de Sagan, étaient donc très étroits. Lors de la visite de la Reine Victoria à Berlin en août 1858, pour rendre visite à sa fille aînée Victoria, la princesse Frédéric - Guillaume, future impératrice d'Allemagne¹⁵, la duchesse de Sagan la présente directement à la reine Victoria qu'elle avait connu toute jeune princesse lors de l'ambassade Talleyrand à Londres au début des années 1830. Elle la présente aussi à la Augusta (1811-1890), alors princesse de Prusse, francophile et proche des catholiques, que la duchesse de Sagan rencontre comme confidente, position que prendra par la suite Marie Radziwill, la faisant entrer ainsi au plus près du gouvernement de Guillaume Ier, l'époux d'Augusta, future reine et impératrice d'Allemagne. Elle était en effet une fidèle éminence grise de la Reine, en proie à de nombreux tracasseries avec la rigidité prussienne de la cour. Marie Radziwill fut même si proche de la princesse Augusta qu'un jour, cette dernière étant excédée des tracasseries de la cour et de la sévérité de son mari, le Roi Guillaume Ier, voulut, désespérée, quitter l'Allemagne. Ce fut Marie Radziwill qui la consola et la reconforta.

Fortes, toutes les trois, de leur vision européenne, ouverte, tolérante - fidèle en cela à la tradition de Weimar d'où venait cette princesse Augusta de Saxe-Weimar -, elles essayaient semble-t-il, d'atténuer la rigueur et le penchant militariste prussien, sans jamais évidemment renoncer à une fidélité sans faille¹⁶ à la dynastie des Hohenzollern. Il

est assez clair que Marie Radziwill tenta, peut-être avec beaucoup de difficulté à la fin de sa vie à mesure que les tensions entre la France et l'Allemagne grandissaient, de suivre les conseils avisés de sa grand-mère :

« Il faut appartenir corps et âme à la patrie de ses enfants et de son mari, sous peine d'être et de rendre malheureux les autres, de leur devenir désagréable et d'être pesante à soi-même » (Souvenirs, p. 31).

Combiner cette triple appartenance européenne française, polonaise et allemande ne fut cependant pas facile tous les jours, en témoigne sa nombreuse correspondance.

Un salon pour faire avancer une Europe de paix et d'échange

Marie Radziwill, surtout sous le règne de Guillaume Ier, occupe donc une place de premier rang à la cour du roi de Prusse¹⁷. Aux repas, elle est souvent assise à côté du souverain¹⁸ et ne manque pas de lui prodiguer quelques conseils de politique extérieure, en particulier avec la France, marchant bien en cela sur les pas de sa grand-mère et de Talleyrand.

Si au moins trois salons existaient à Berlin, le salon de Marie Radziwill est le plus en vue à Berlin pour favoriser les rencontres entre diplomates et les voyageurs, souvent français, de passage dans la capitale berlinoise¹⁹. Car ce salon était avant tout français, on n'y parlait que cette langue, la seule que parlait vraiment Marie Radziwill.

« Y entrer, c'était se croire à Paris, dans le Paris des grands siècles littéraires, dans un de ces hôtels dont la chronique nous a gardé le souvenir comme de lieux où l'on ne s'ennuyait pas, où l'on faisait de l'histoire et de la politique, où l'on discutait les hommes et les choses, dans la mesure parfaite du bon ton, de la sagesse et de l'esprit. »

La princesse rêvait-elle à un rapprochement franco-allemand ? Son salon avait-il été le centre de ce rap-

14 « Samedi 18 novembre 1815. Conférence de plusieurs heures. Diné chez le duc de Dalberg, avec le prince Talleyrand, la princesse de Vaudemont, le baron Louis, l'Archevêque de Malines, M. Gallois, M. de Wessenberg etc. L'idée d'établir à Vienne un bureau Européen, qui a été ce matin produite [par] la conférence, a, par un singulier hasard, saisi le soir M. de Talleyrand, qui m'a parlé avec beaucoup d'esprit et de verve. », (*Mémoires de Gentz*, p. 42).

15 Après son mariage avec le prince Frédéric-Guillaume en janvier 1858, qui deviendra empereur d'Allemagne sous le nom Frédéric III.

16 Marie Radziwill, dans ses *Mémoires*, se remémore les conseils diplomatiques de sa grand-mère dans sa relation avec la reine Augusta : « Mon enfant, plus tu seras dans les bonnes grâces de la princesse, plus tu entreras dans son intimité, moins le public doit s'en apercevoir, règle ta conduite là-dessus... écoute beaucoup... retiens le plus que tu peux...et n'en parle à qui que ce soit, si cela est possible ! ». (Souvenirs p. 19).

17 Elisabeth de Grammont parle d'une « vieille margravine à l'intelligence alerte » (*Les marronniers en fleurs*, p. 68).

18 Comme le 23 mars 1906 (*Lettres*, tome 4, p. 231), « j'ai dîné au Château et j'étais à la droite de l'Empereur. »

19 Petra Wilhelmy-Dollinger, dans son étude très complète des salons de Berlin, estime à 80 le nombre d'invités dans son salon (Erbe G., 2015, p. 273)

prochement ? On peut le croire si l'on suit les traces de sa grand-mère, à la carrière franco-allemande par excellence (Guihéry, 2021). Ou du moins pour en atténuer les froissements, atténuer et tenter d'expliquer les différences d'opinions en France et Allemagne. Car la princesse avait trop d'expérience, et de perspicacité, pour ne pas sentir monter les tensions et les menaces de guerre. Car c'est bien sur les pas de Dorothée de Dino, sa grand-mère, et le Prince de Talleyrand pendant la première moitié du XIX^{ème} siècle que marche Marie Radziwill avec son salon à Berlin: elle y sera la gardienne tenace de la mémoire²⁰ de ses ancêtres, en exposant dans son salon quelques souvenirs de son grand-oncle Talleyrand comme le mentionne J. Cambon qui y fut un habitué (Cambon, 1930, p. 808).

Jules Cambon, l'Ambassadeur de France, le décrit dans un sens évidemment très influencé par ses fonctions : « On respirait dans son salon un air de chez nous. Les souvenirs du vieux maréchal de Castellane, son bâton et ses épaulettes étaient placés dans une vitrine, à côté de ceux du prince de Talleyrand. Elle n'eût pas souffert qu'on parlât chez elle une autre langue que le français. Elle recevait tous les soirs et, lorsqu'elle était, par hasard, obligée de dîner dehors, elle s'imposait de rentrer chez elle aussi vite que possible. Elle avait à l'extrême le goût de la conversation et savait, d'un mot, provoquer et exciter les causeurs. On rencontrait dans son salon la haute société de Berlin et les membres les plus distingués du corps diplomatique. Ses filles, les deux comtesses Potocka, venaient de temps en temps, de Vienne ou de Varsovie et égayaient son salon un peu sévère de leur jeunesse et de leur esprit. Sa maison était la seule que fréquentât l'Empereur; je l'y ai rencontré plusieurs fois. Pour moi, à l'exemple du marquis de Noailles, un de mes prédécesseurs, j'allais souvent chez elle. Quelquefois, j'avais la bonne fortune de la trouver seule alors, elle s'abandonnait et se retrouvait toute française. Elle avait beaucoup de justesse dans l'esprit, quoiqu'elle fût passionnée, et, il faut l'avouer, pas toujours indulgente. Aussi craignait-on sa critique ; on savait que son autorité sociale était grande. Elle représentait la vieille cour d'autrefois » (J. Cambon, 1930, p. 809).

Une œuvre littéraire exceptionnelle pour comprendre le XIX^{ème} siècle

Marie Radziwill a entretenu toute sa vie une très abondante correspondance et, par intermittence, un journal quotidien. Elle a surtout légué à l'histoire du XIX^{ème} siècle jusqu'en 1915 une œuvre littéraire remarquable, avec les Lettres de la princesse Radziwill au général de Robilant 1889-1914 (Bologna-Paris 1933-1934) et ses

Souvenirs de la princesse Radziwill (née Castellane) 1840-1873, livre édité par ses deux filles Elisabeth et Hélène), publiés après sa mort. Elle y a consigné tous les soubresauts de la vie à la cour de Prusse et surtout les arrangements et les tensions politiques et diplomatiques en Allemagne et en Europe entre 1855 et 1915. L'intérêt de sa lecture est qu'elle gardait sur toutes ces observations un œil très français sur son pays d'origine et très talleyrandien lorsqu'il s'agissait de porter un jugement sur les démêlés et les manœuvres diplomatiques pouvant déstabiliser l'Europe.

Revenant sur l'histoire de sa famille, elle publia aussi une biographie de la grand-mère de son mari, Louise de Prusse : « Quarante-cinq années de ma vie (1770 à 1815), Louise de Prusse, princesse Antoine Radziwill, » publié avec annotations et un index bibliographique par la princesse Radziwill, née Castellane, Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1911.

La princesse Radziwill rendit aussi un hommage appuyé à sa grand-mère en éditant un ouvrage remarquable puisqu'il obtint le prix Halphen de l'Académie française en 1911²¹ : les chroniques de 1831 à 1862 de la duchesse de Dino, à partir des notes et correspondances recueillies en Angleterre, durant l'ambassade de Talleyrand, et ensuite avec les fragments extraits des lettres adressées pendant trente ans, par la duchesse de Dino à Adolphe de Bacourt entre autres. Cet ouvrage constitue aujourd'hui encore la référence pour appréhender la connaissance politique et diplomatique des nations européennes dans la première moitié du XIX^{ème} siècle. Il offre un aperçu précis des affaires publiques et privées des grandes cours européennes de 1830 à 1862, date de la mort de celle qui était alors duchesse de Sagan et débute avec son arrivée à Londres dans le sillage de Talleyrand ambassadeur au début de la monarchie de Juillet.

Sa production littéraire intervint plutôt à la fin de sa vie, alors qu'elle était de plus en plus exclue du côté de la cour, son cosmopolitisme « français » étant de plus en plus incompatible avec la montée en puissance du militarisme prussien.

Marie Radziwill « en pleurs » et en résidence surveillée à Kleinitz, sa dernière demeure

Très tôt Marie Radziwill avait ressenti les difficultés d'une entente franco-allemande et la difficulté d'un rapprochement ou du moins de concilier des postures

20 Elle s'informe en effet de toutes nouvelles publications concernant ses illustres parents.

21 Dans une lettre au général Robilant du 4 mai 1911, Marie Radziwill le mentionne en écrivant « l'autre jour, monsieur Goyau est entré dans mon petit salon en me disant : l'Académie a eu un souvenir pour la duchesse de Dino. Le mot m'a paru joli » (p. 142).



Le château de Kleinitz (aujourd'hui Klenica, en Pologne) Photo Katalog Polskich

diplomatiques et économiques parfois antagonistes. Elle connut déjà la guerre de 1870, lisant à distance les dépêches de son mari au cœur de l'état-major prussien et assistant à l'effondrement français. Marie retranscrit dans ses souvenirs un télégramme envoyé par son mari le 15 juillet 1870 : « rien changé, partons à l'instant Berlin. Si France contente du désistement pur et simple paix, sinon guerre » (Souvenirs, p. 163). La France, enivrée par une fièvre nationaliste qui faisait oublier les difficultés du régime impérial, déclara la guerre.

Elle exprime alors tout son déchirement dans cette guerre qui sera pour elle fratricide :

« Née française, mariée en Prusse où je partageais les devoirs d'un mari auquel j'étais très attachée, mon cœur saignait à la pensée de tous ceux que j'avais laissés en France et des dangers qu'ils couraient ; à la pensée, surtout, de ce frère unique [Antoine] dont je connaissais les sentiments patriotiques » (Souvenirs, p. 166). Elle en ressentit une vive douleur et annonça déjà une revanche à venir dans un affrontement terrible entre la France et l'Allemagne.

En 1914, ce nouvel affrontement suicidaire se déclenche et Marie l'Européenne, bien seule, s'éteint en 1915 en même temps que cette Europe d'une noblesse cosmopolite et éclairée qui en avait fait son terrain de jeu d'alliances, de plaisir et de pouvoir.

Le chancelier prince de Bülow révèle, dans ses Mémoires, toute la détresse de cette femme, dont les membres de sa famille se trouvent impliqués de part des d'autres des lignes de front. Il écrit :

« Le lendemain, je me rendis chez mon successeur. La princesse Marie Radziwill venait de nous rendre visite. Fille du maréchal de Castellane, elle était venue très jeune à Berlin, mais était toujours restée Française. Son mari, le prince Antoine Radziwill, petit-fils d'une princesse de Prusse et petit-neveu de l'héroïque prince

Louis-Ferdinand, avait été aide de camp général de Guillaume Ier. C'est lui qui à Ems, la veille de la guerre, fut chargé de notifier à l'ambassadeur de France, Benedetto, que le roi n'avait plus rien à lui dire. Dès son entrée au salon, la princesse Radziwill éclata en sanglots. Elle nous dit qu'elle avait déjà vu une guerre franco-allemande quarante-quatre ans auparavant et avait été déchirée par de douloureux conflits moraux. Cette fois ce serait bien pire. Ses deux filles avaient épousé deux frères, mais l'un, le comte Roman Potocki était Polonais autrichien, et l'autre, Joseph Potocki, Polonais russe. Un de ses fils servait dans

l'armée russe à cause des propriétés des Radziwill en Russie et elle avait des parents qui combattaient dans les rangs français. Elle était effrayée des nouvelles venues de France. La haine, la fureur contre l'Allemagne y étaient bien plus violentes qu'en 1870 et tous disaient : « Cette fois nous les tenons, et ce sera la grande revanche²². » (von Bülow, Mémoires).

Par la suite, elle fut éloignée de Berlin et mise en résidence surveillée dans son château de Kleinitz ... Ou même « internée » pour reprendre les mots de Jules Cambon, en poste à Berlin jusqu'à la déclaration de guerre²³ (Cambon, 1930, p. 824). Elle y mourut le 9 juillet 1915²⁴, « dans la solitude, après avoir vécu si entourée. »

Pierre Rain (1935) trouve les mots juste pour parler de son décès :

« La guerre devait vite briser la vie d'une femme qui avait l'Europe pour patrie et qui, à soixante-quatorze ans, écrivait tristement : « je suis absolument seule pour Noël, sans un ami, sans un enfant, et même sans aucune possibilité d'avoir avec eux un échange de pensées »

En Silésie, on la traitait en espionne, et on pourchassait son domestique russe; réfugiée à Berlin, elle trouvait ses chères ambassades désertes et se sentait aussi isolée, aussi suspecte »

L'hommage de Jules Cambon, qui fréquentait si sou-

²² En italique dans le texte de von Bülow.

²³ Les derniers jours de son ambassade et son départ d'Allemagne lors de la déclaration de guerre en 1914 furent épiques (voir compte rendu de Geneviève Tabouis, sa nièce, aux Archives nationales).

²⁴ Le Figaro publie une notice nécrologique le mardi 13 juillet 1915, qualifiant la princesse « d'apparentée à toute l'Europe, ayant des affections de famille dans plusieurs des pays actuellement en lutte mais ayant gardé au cœur l'amour et le culte de la France ». Dans les années 30, certains biographes critiqueront cette posture plus française qu'allemande à la Cour de Prusse (Marie von Bunsen par exemple; voir G. Erbe).

vent son salon :

« Elle était bien le représentant d'une société qui disparaît, d'une époque où les salons exerçaient en Europe une sorte de magistrature de l'opinion, d'un monde où les passions mêmes se faisaient courtoises. Et elle était étonnée, et même scandalisée, de sentir que tout cela était le passé. Elle a souffert dans ses affections et dans son patriotisme, car, si on a pu dire d'elle ce qu'on avait dit de sa grand-mère, la duchesse de Dino, qu'elle appartenait à trois nations, si elle s'était pliée aux nécessités que lui imposait la vie, son cœur était toujours resté français, et elle est morte dans l'attente et dans l'angoisse. »

Marie Radziwill chemina de manière totalement inverse à celle de sa grand-mère : elle s'installa en Allemagne alors que la duchesse de Dino avait réussi son intégration en France sous la protection du prince de Talleyrand. Au carrefour de trois nationalités, la princesse Antoine Radziwill eu beaucoup plus de mal que la duchesse de Sagan pour s'insérer dans les sociétés qui découlaient de ces trois nationalités. Ne parlant ni polonais, ni allemand ou très peu, elle restait « bien française » à Berlin, comme le rapportent tous les observateurs qui l'ont côtoyée.

Comme sa grand-mère et son grand-oncle, Marie se sentait investie d'une mission²⁵ essentielle au bon fonctionnement des relations internationales, en particulier entre la France et l'Allemagne, frôlant parfois le mimétisme (A. Gérardot, p. 28). Elle réussit à prendre une position clef à la cour des Hohenzollern, à diffuser, dans son salon, des recommandations aux personnalités politiques de tout premier plan, comme la famille impériale, ou à mettre en relations les éminences grises et les acteurs dirigeants les trajectoires politiques et diplomatiques des nations européennes. Femme d'influence, « lanceuse d'alerte », Marie œuvrait fondamentalement pour la paix de l'Europe et l'équilibre des nations européenne, fidèle aux principes énoncés par Talleyrand à Vienne et tout au long de sa vie.

Cela a-t-il permis d'éviter les conflits, pour résumer succinctement l'action du prince de Talleyrand et de la duchesse de Sagan pendant la première moitié du XI^e siècle ? Assurément non.

Lorsque son ouverture d'esprit et son intelligence se

25 Sur cette mission, Marie Radziwill écrit, à la mort de sa mère (tome 1er, Rochecotte, 26 octobre 1890) : « La mort de ma mère est en même temps pour moi la rupture du dernier lien qui m'attachait à mon pays natal et mon cœur est brisé par tous ces déchirements. J'étais plus forte il y a encore deux jours que je ne le suis aujourd'hui. J'avais alors beaucoup à faire; ce soir, je suis arrivée au bout de ma besogne... et aussi à bout de courage. Pourtant ma conscience est calme; je crois avoir bien rempli mes devoirs et je voudrais que ma mère fût contente de moi. Maintenant je vais à Paris pour donner les procurations et les signatures nécessaires, et aussi pour me reposer avant de rentrer à Berlin ».

confronta à la montée des nationalismes en Europe, Marie se trouva désemparée et « son cosmopolitisme et son implantation internationale se muèrent en faiblesse » (A. Gérardot, p. 28). Son caractère hautain et arrogant lui valut peu à peu une forte animosité de la cour et elle fut exilée, en pleine Première Guerre mondiale, dans son petit château de Kleinitz bien isolé où elle mourut dans le désespoir.

Bibliographie

- Aballéa Marion, « un exercice de diplomatie chez l'ennemi: l'ambassade de France à Berlin 1871 – 1933 », Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2017
- Cambon Jules, La princesse Antoine Radziwill, Revue des deux Mondes, livraison du 15 février 1930, p. 889
- Castellane (de), comtesse Jean, Souvenirs de la duchesse de Dino publiés par sa petite fille, la Comtesse Jean de Castellane, 1908, Calmann-Lévy Editeurs, Paris.
- Boigne (de) comtesse, mémoires de la comtesse de Boigne, tome II 1820 – 1848, le temps retrouvé, édition Mercure de France, 1971, 1986, 1999
- Duchesse de Dino, Chronique de la duchesse de Dino, 1831-1862, Paris 1909, édité par la princesse Radziwill, réédition 2016, sous la direction de Anne et Laurent Theis, Paris, Éditions Robert Laffont, Coll. Bouquins, 2016 (Pagination dans l'article selon l'édition du Kindle), en accès libre sur Gutenberg.org : <http://www.gutenberg.org/ebooks/52380>
- Duchesse de Dino, Journal de voyage en Europe : Berlin, Venise, Nice, Sagan : 1852 - 1853, introduction, présentation et traduction de Laurent Guihéry, Lacurne, 2023, 364 p
- Potocka, Elisabeth et Hélène, Souvenirs de la princesse Radziwill (née Castellane) 1840 – 1873 : une Française à la cour de Prusse, Paris, Plon éditeur, 1931
- Erbe, Günter, Das Vornehme Berlin : Fürstin Marie Radziwill und die grossen Damen der Gesellschaft 1871 – 1918, Böhlau, 2015
- Erbe, Günter, Dorothea Herzogin von Sagan (1793–1862). Eine deutsch-französische Karriere, Köln/Wien, Böhlau Verlag, 2009
- Radziwill Marie, Fürstin, Briefe vom deutschen Kaiserhof 1889 – 1915, Verlag Ullstein, Berlin, 1926
- Général de Robilant, Lettres de la princesse Radziwill au général de Robilant 1889-1914 : une grande dame d'avant guerre, tome 1 à 4, Librairie Plon et Nicola Zanichelli Bologna , 1933-1934
- Gentz (von) Frederick, Tagebücher von Friedrich von Gentz, Band I 1800-1815, Kronenbitter, Ed. Günther, reprise de l'édition de Leipzig 1873, 2004
- Gérardot Anne, « un atavisme de la diplomatie ? Les Talleyrand-Périgord au féminin » (vers 1850-vers 1950), Les cahiers de Valençay, nr.15, mars 2023
- Guihéry Laurent, « L'influence de la duchesse de Dino sur la pensée européenne de Talleyrand », Le Courrier du Prince , nr. 14, janvier 2022
- Guihéry Laurent, Et si nous mariions la France et l'Allemagne !, Editions Complicités, 2021
- Jambart Claude, Talleyrand, un personnage à redécouvrir, Librinova, 2024
- Rain Pierre, Le salon de la princesse Radziwill à Berlin (1889-1915), Revue des sciences politiques, Janv./mars 1935, p. 132-140
- Souvenirs de la duchesse de Dino, publié par sa petite fille, la comtesse Jean de Castellane, préface de M. Étienne Lamy, Paris, Calmann-Lévy éditeurs, 1908
- Tabouis Geneviève, « j'ai vécu la déclaration de guerre de 1914 dans l'ambassade de France assiégée », archives, Luxembourg Sélection, nr 64, 1962, p. 10-14.
- Potocki Alfred comte, Châtelain en Pologne, 1886-1958, Edition Lacurne, 2014
- Bülow (von) Bernhard (prince, chancelier), Mémoires du chancelier prince de Bülow (1849-1919)- 4 Volumes Complètes Librairie Plon, Paris, 4 volumes brochés, 1930